

On dit que c'était la nuit

Evelyne de la Chenelière

Number 142 (1), 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66365ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

de la Chenelière, E. (2012). On dit que c'était la nuit. *Jeu*, (142), 118–121.

EVELYNE DE LA CHENELIÈRE

ON DIT QUE C'ÉTAIT LA NUIT

JE SUIS UNE MÈRE

Dans tout ce que j'écris, il a toujours été et il sera toujours question de l'enfance. Je le sais. Je n'irai jamais contre, ce serait inutile.

Je passe une grande partie de ma vie à regarder les enfants. Je les observe, les miens, ceux des autres, comme des plantes étranges, exotiques, intimidantes, peut-être carnivores.

Il m'est arrivé d'emmener mes enfants au zoo.

Je n'ai pas regardé les animaux.

J'ai regardé les parents qui emmenaient leurs enfants au zoo.

J'ai regardé mes enfants qui regardaient si je les regardais en train de regarder les animaux du zoo.

J'ai peu de souvenirs d'enfance.

Ce dont je me souviens, c'est que je n'ai pas aimé être une enfant, que mes parents n'y sont pour rien, et que je ne voudrais pas revenir en arrière.

Autrement dit, ce n'est pas parce que j'ai été une enfant que je fais parler des enfants : je fais parler des enfants parce que je suis une mère. Je suis donc un monstre.

En écrivant, j'invente un regard d'enfant sur la figure maternelle. Par l'écriture, je donne aux enfants un regard qui déforme et distord la mère jusqu'à la rendre monstrueuse. Monstrueusement froide ou monstrueusement dévorante, toujours inadéquate.

Peut-être que j'essaie de démonter les duperies liées à la maternité et à l'enfance. Peut-être que je me libère ainsi d'un regard qui me transforme en cauchemar. Je ne sais pas.

Le premier berceau est le corps maternel, le premier lait est le lait maternel, la première langue est la langue maternelle, la première école est l'école maternelle, comment ne pas être pétrifiée, comme mère, devant l'ampleur de la tâche, devant l'étendue de tous les ravages possibles, devant cet amour maternel qui vous gonfle comme une outre, et surtout devant ce *pouvoir* qui vous tombe entre les mains, en même temps que l'enfant, et qu'en faire?

JE SUIS UN MONSTRE

L'enfant a le droit d'être protégé, d'être rassuré, de se construire en prenant appui sur des figures parentales solides et aimantes. Nous, les mères, solides et aimantes, cachons à nos enfants que rien n'est moins sûr que cette solidité et cet amour.

Friable, fragile, aléatoire amour inconditionnel de la mère.

Un jour, nous sommes obligées de mettre l'enfant face à l'ambiguïté du monde.

Nous sommes obligées de reconnaître que notre amour inconditionnel repose sur une série de conditions.

Je t'aime si tu m'aimes.

Je t'aime si tu obéis.

Je t'aime si tu es belle.

Je t'aime si tu es heureux.

Surtout ne sois pas un enfant maussade, colérique, malade, anxieux, triste ou obèse. N'accuse aucun retard dans ton développement. Ne me fais pas honte. Aime ta petite sœur et je t'aimerai en retour. Aime-la plus que j'en suis capable moi-même. Dis-moi que tu m'aimes et je te répondrai la même chose.

Je t'aime quand tu marches, comme quand on dit d'un grille-pain qu'il marche : il remplit sa fonction de grille-pain. Remplis ta fonction d'enfant. Fais-moi rire. Répands de la joie. Émerveille-toi.

Donne un sens à ma vie.

Madame votre enfant parle bien votre enfant s'intéresse aux autres votre enfant est éveillé votre enfant est plein d'humour votre enfant est adorable d'ailleurs vous devriez l'adorer.

Vraiment ?

Si si je vous assure.

Et alors je te tiens par la main, mon enfant, mon adoré, comme un accessoire de mode, je te porte comme un bijou éclatant qui m'attire les regards et les compliments, mets-moi en valeur, mon enfant, mon sac haute couture, mon collier de perles, je t'aime.

Grâce à toi je ne veux plus mourir.

Ne pars jamais.

Sinon je ne t'aime plus.

Et l'enfant répond.

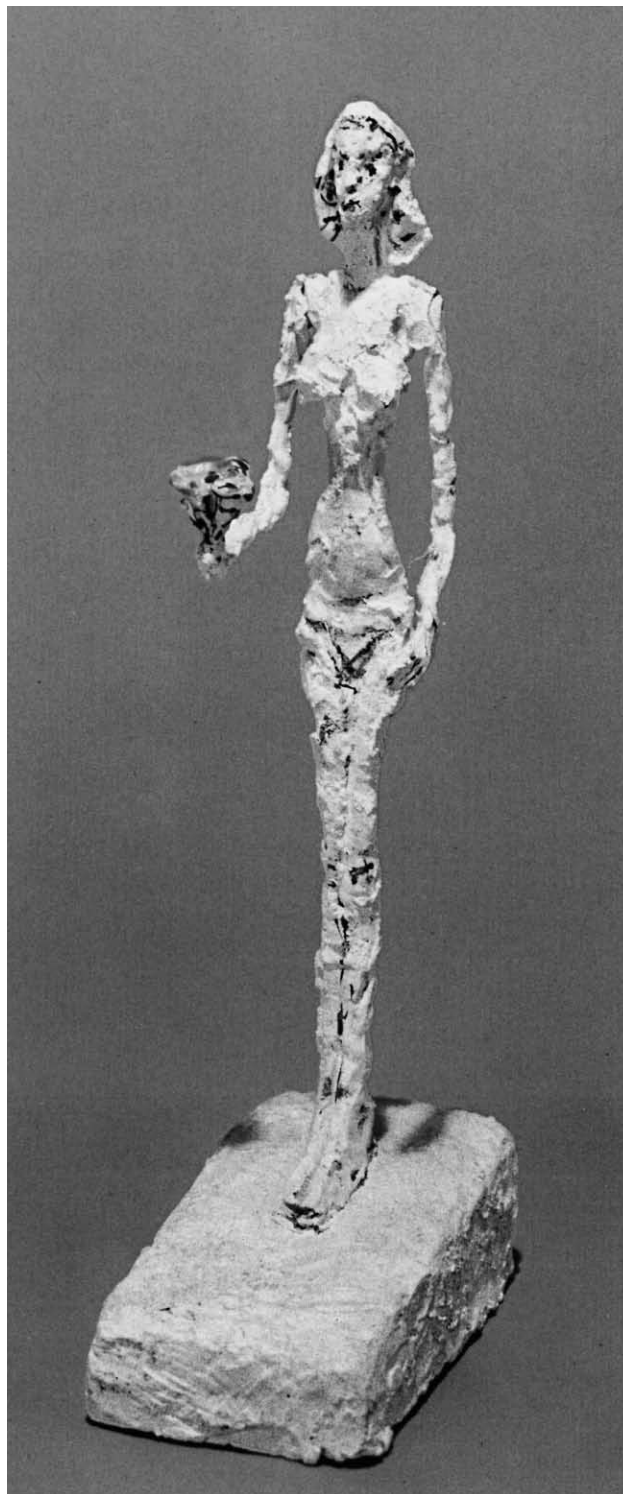
Maman je t'aime quand tu parles doucement.

Quand tu sens bon.

Quand tu souris.

Je t'aime quand tu es ma mère et rien d'autre.

Je t'aime quand tu ne vois que moi.



Femme debout au bouquet de fleurs d'Alberto Giacometti (1950).
Plâtre peint. Paris, collection M. et M^{me} Adrien Maeght.

Ne minaude pas comme ça,
ne t'habille pas comme ça,
n'éclate pas de rire comme ça, ne fume pas comme ça,
ne sois jamais extravagante, grossière, indiscreète, ridicule, ne
sois pas non plus indifférente, songeuse, triste, fuyante.

Ne sois pas cette femme qui laisse voir son dégoûtant désir.
Sois sans sexe.

Du moins, je ne veux pas savoir ton sexe.
Je ne veux savoir que ton ventre, parce qu'il m'a logé.
Tout le reste de toi m'a expulsé, et je te le ferai payer toute ta vie.

Ne pars pas et laisse-moi partir.
Ne pleure pas devant moi et accueille mes sanglots.
Aime-moi et laisse-moi te haïr.

Ne meurs jamais.

Sinon je ne t'aime plus.

JE SUIS UNE FIGURINE

Je me tiens immobile et muette dans les cours de récréation, dans les parcs publics, dans les piscines municipales, dans les patinoires, les ruelles, les autobus scolaires ; j'assiste aux récitals de piano, aux concours de chant, aux compétitions de gymnastique, aux tournois de karaté, aux championnats d'échecs, je vais partout où sont rassemblés les enfants. Je les regarde. Il ne faut pas qu'ils me repèrent, parce qu'ils vont me prendre pour un prédateur sexuel déguisé en mère.

Et je me demande : Où sont les enfants qui vont devenir les prédateurs sexuels, les tueurs, les violeurs, les dictateurs, les batteurs de femmes, les fous furieux ? Ils sont bien quelque part, mais où ? Où sont les clochards, les ratés, les prostitués, les drogués, les paumés, les suicidés ?

Quand je jouais à créer un village, avec des petites figurines en plastique, j'aimais l'ordre et l'harmonie. Le boulanger faisait le pain, la maraîchère vendait ses légumes, le maître d'école faisait la classe, le gendarme arrêtait le voleur, et personne ne s'en plaignait. Le voleur n'avait ni mère, ni femme, ni enfant, si bien qu'il ne manquerait à personne. Ce monde me rassurait parce qu'il était sans surprise et sans étrangeté. Les récoltes tenaient leurs promesses, les arbres demeuraient éternellement verts et fournis, les méchants étaient punis, et la nuit personne ne rôdait.

Mes figurines ne faisaient pas le trottoir, elles ne faisaient pas la manche, elles ne se piquaient pas, elles ne s'explosaient pas le crâne dans un accident de voiture, elles ne se faisaient pas vomir, elles ne se mutilaient pas, elles ne s'assassinaient pas les unes les autres.

C'était le village de la permanence.

Dans ce village, il n'y avait pas de cimetière puisque personne ne mourait.

Les figurines adultes faisaient des figurines enfants qui leur ressemblaient éternellement. C'était un monde où les enfants se fabriquaient sans histoire, sans amour et sans douleur : proprement.

JE SUIS SACHA

Sacha regarde les longs cheveux de la mère, et ses dents quand elle lui parle : *pourquoi te tiens-tu là sans rien faire, va jouer, tu m'intimides à me regarder comme ça.*

Sacha n'ose pas lui répondre qu'elle aimerait, elle aussi, avoir une longue chevelure à brosser longtemps.

Les ongles propres, le cou transparent, le nez délicat, le regard des hommes, elle voudrait tout arracher à la mère.

Sacha a les cheveux courts et raides, une sombre frange borde ses sourcils, ses ongles sont rongés malgré le vernis au goût amer, elle a le nez fort de son père, à l'école les garçons ne font pas attention à elle.

Des lèvres rouges couvrent puis découvrent les dents de la mère quand elle dit à Sacha : *Regarde, Sacha, ma chérie.*

À toi ce ciel profond, à toi cette forêt parfumée, à toi les chevreaux, les lièvres, les coyotes et les oiseaux, prends tout c'est à toi, les fraises, les immortelles, les verges d'or.

Regarde, regarde comme c'est à toi.

Sacha lui répond que c'est à tout le monde.

Sacha voudrait lui répondre qu'elle ne veut pas le ciel, ni la forêt, ni rien de tout ça, elle veut les cheveux longs et soyeux de la mère. Mais la mère ne comprend rien.

Les promenades en forêt rendent la mère encore plus belle, plus désirable, plus intrigante que d'habitude. Sacha la regarde sans relâche, fascinée par la jubilation de la mère quand elle caresse un morceau d'écorce, arrache une motte de mousse et y enfouit tout le visage en éclatant d'un rire enfantin, sans doute pour que Sacha l'imité, et Sacha pourrait la contenter, répondre aux bras que la mère lui tend, simplement, elle pourrait apprendre les arbres et leurs fruits, ou alors courir joyeusement pour faire craquer les feuilles mortes, elle pourrait, mais Sacha ne peut pas.

Ma chérie Sacha nous sommes dans une forêt magnifique.
La mère se penche sur Sacha.
Cesse un peu de me regarder et tu verras comme la nature est belle et généreuse.
La mère caresse le visage de Sacha.
Quand elle retire sa main, Sacha a l'impression que sa mère lui a griffé la joue au sang mais elle se trompe.

La mère enseigne les fleurs à Sacha.
Elle lui dit que l'achillée millefeuille est appelée « queue d'écureuil » par les Amérindiens.
Regarde ses feuilles courbées et touffues, c'est vrai qu'on dirait des petites queues d'écureuil, tu ne trouves pas ?
Sacha ne trouve pas.
La mère lui fait remarquer que l'épervière orangée a des poils pour la protéger du froid, elle lui explique qu'il ne faut pas goûter à la renoncule âcre, qu'on appelle « bouton d'or », *même si son jaune beurre fait envie, tu ne trouves pas ?* et qu'il ne faut pas cueillir l'ail des bois car *l'ail des bois est devenu une espèce vulnérable à cause de l'appétit immodéré des hommes, qui prennent trop de tout.*

L'excitation forestière de la mère enfle avec les années.
Nous irons vivre à la campagne, tu veux ? Tu verras, ce sera impossible de ne pas y être heureux. Nous serons dehors par tous les temps, tous les soleils et toutes les intempéries, notre peau deviendra épaisse et dorée, il nous poussera des sabots, des griffes, des cornes, nous aurons toujours faim, nous changerons de couleur comme les saisons, notre sommeil sera pesant, et même nos rêves seront ruraux !

Sacha surprend parfois des conversations qui parlent de la mère. Elle cherche dans le dictionnaire *humeur fantasque et caractère extravagant.*
Elle ne reconnaît pas la mère quand elle lit les définitions.

La mère est sous terre, maintenant. Sous la campagne. Elle a empoisonné son corps, ce même corps qu'elle mettait des heures et des heures à laver, à hydrater, à parfumer depuis tant d'années. Les ongles qu'elle taillait, qu'elle polissait, qu'elle enduisait de crème pour ensuite les vernir, trois couches, et les contempler en écartant les doigts, ces ongles poussent encore sous la terre, dit-on. Même si c'est faux, Sacha les imagine souvent, ils sont devenus longs comme des crins, et creusent des galeries où se perdent des animaux aveugles.

Dans la famille de Sacha, beaucoup de suicidés. Empoisonnés, pendus, noyés, disparus dans des crevasses. Paradoxalement, ces suicidés ont manifesté une considération importante pour ce qu'on appelle la survie de l'espèce. Car ils ont eu tendance à mettre des enfants au monde avant de s'enlever la vie. Des enfants de suicidés qui, bientôt, auraient eux-mêmes des pensées suicidaires, si bien qu'une généalogie de suicidés dessine un arbre qui n'en finit plus de faire des branches frêles.

Sacha conçoit très bien que le suicide soit la seule manière convenable de mourir. Elle n'aime pas les surprises. Elle n'aime pas ce qui la brusque, l'étonne, la fait sursauter.

Sacha invente un village où vivent paisiblement des figurines en plastique. Il y a des petites maisons, le bureau de poste, l'église, la station-service, le restaurant, l'école.

Quand Sacha n'a plus envie de jouer au village, elle couche les figurines, elle ferme les volets des maisons en plastique, *on dit que c'était la nuit.*

Pour Sacha, il suffit de le dire, et c'est la nuit.

Comme au théâtre.

À quoi tu joues, Sacha ?
Au village.
C'est bien il est joli ton village c'est la nuit et tout le monde dort ?
Non c'est la fin du monde et ils sont tous morts.
Il ne reste plus personne ?
Non.
C'est triste et de quoi sont-ils morts tous ces gens ?
Ils ont tout mangé ce qu'il y avait à manger avec leur humeur fantasque ils ont tout respiré ce qu'il y avait à respirer ils ont tout sali ce qu'il y avait à salir ils ont tout tué ce qu'il y avait à tuer alors ils sont tous morts.
Dis-moi Sacha ma chérie es-tu inquiète quand tu penses à l'avenir ?
Mais non maman je blaguais on dit que c'était la nuit et que tout le monde dormait.
Ah bon très bien tu m'as fait peur.

Sacha prend une figurine qui était restée en retrait du village. Très délicatement, elle embrasse la joue minuscule, puis enferme la figurine dans son poing. Elle serre de toutes ses forces.

On dit que c'était la mère. ■